

Kat. Kopp



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

390992
390997

St. Dr.

Mag. St. Dr.



V

HISTOIRE
DE
NICOLAS I.
ROI
DU PARAGUAI,
ET
EMPEREUR DES MAMELUS.

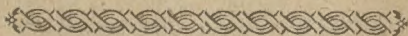
A

rk
92
✓

HISTOIRE
DE
NICOLAS I.
ROI
DU PARAGUAI,
ET
EMPEREUR DES MAMELUS.



A SAINT PAUL.



1756.

390996

I





AVERTISSEMENT
DU LIBRAIRE.

*J*e n'ignore pas les défauts de l'Histoire que je présente au public; on me les a assez montrés. J'aurois dû en faire enlever toutes les taches, répétitions de phrases, négligence de stile, &c. J'ai crû devoir les y laisser. J'aurois même pû aisément faire augmenter & embellir l'Ouvrage; mais j'ai compris qu'il me seroit plus utile, & plus agréable au Public de le donner tel que j'ai reçu. Un bon

AVERTISSEMENT.

Pilote, homme plus sensé que savant, l'a écrit sur ce que des personnes sages & instruites de cette affaire singulière lui en ont déclaré, & sur ce qu'il en a vu lui-même. L'air marin & l'air même sauvage que cette Histoire a pris au-delà & sur les mers où elle a été faite, ne peuvent que plaire aux Connoisseurs, & en assurer la vérité & mon gain.

Il est bon d'avertir encore que tout ce que les Gazettes publient au sujet de Nicolas 1. est absolument faux & destitué de vraisemblance, comme on le verra par cette Histoire.



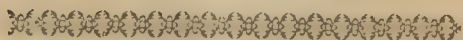
HISTOIRE
DE
NICOLAS I.
ROY
DU PARAGUAI,
ET
EMPEREUR DES MAMELUS.

DES Mémoires récemment
arrivés du nouveau Mon-
de, nous mettent à portée de faire
connoître au Public le fameux Ni-

colas I. Roi du Paraguai & Empereur des Mamelus. Nous croions que son Histoire sera d'autant plus intéressante qu'on y verra avec étonnement un homme ambitieux, né sous une chaumière, concevoir les projets les plus vastes, suivre un plan de conduite réfléchi, lequel feroit honneur aux Politiques les plus expérimentés, prévoir les inconvéniens sans nombre qui s'opposoient à ses desseins, analyser le cœur de l'homme, le faire servir à sa grandeur en le remuant par des ressorts cachés, & s'élever comme insensiblement de l'état le plus abject, à la puissance suprême.

Cet Ouvrage servira encore à convaincre de la vérité de cette maxime : *Que les grands scélérats sont presque toujours des hommes de*

généie, & que tel qui périt sur l'échafaut, seroit peut-être placé dans le Temple de l'Immortalité à côté des Héros amis de l'humanité & de la Patrie, si la vertu eût eu sur son cœur l'empire que le crime y exerça. Quel Général d'armée, quel Ministre que Cromwel ! s'il n'eût point été un enthousiaste, & si sa main, au lieu de flatter l'hydre de la rébellion, eût combattu pour la bonne cause. Tant d'autres audacieux dont le nom seul fait frémir aujourd'hui le bon citoyen, seroient des modeles de courage & de fidélité, si le patriotisme les eût inspirés, & s'ils ne fussent pas sortis des bornes du rigoureux devoir.



CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Nicolas Roubiouni.

Nicolas Roubiouni nâquit en 1710 dans une petite Bourgade de l'Andalousie, nommée Taratos. Son pere étoit un vieux Militaire qui parloit souvent des combats & des sièges où il s'étoit trouvé, & qui s'embarassoit très-peu de l'éducation de ses enfans; aussi devinrent-ils presque tous le fléau & le tourment de sa vieillesse. Nicolas entr'autres apporta en naissant les inclinations les plus perverses & les plus corrompues. Au reste comme es détails de son enfance n'ont rien qui soit digne de l'attention du Public, nous observerons qu'à l'âge de dix-huit ans aiant voulu assassiner

un particulier, il fut obligé de sortir de son pais natal, n'emportant de la maison paternelle que deux pistolets & un bague d'un assez grand prix, laquelle appartenoit à sa mere.



CHAPITRE II.

Filouteries de Roubiouni.

Ce fut à Séville que Roubiouni se refugia. A peine y fut-il arrivé, qu'il vendit la bague & les pistolets que la nécessité lui rendoit inutiles; car il falloit vivre, & il étoit dans cette Ville sans aucune connoissance. Le peu d'argent que ce vol domestique lui avoit procuré, ne tarda pas à être mangé. Quand il se vit absolument sans ressource, il fréquenta les Jeux publics & les Eglises. Qui

croira que cela l'ait fait vivre durant près de quatre ans? Une chose lui réussissoit singulièrement; c'est que dans les Cassés & dans les Jeux de Paulme il paioit de beaucoup d'effronterie, & que dans les Eglises il étoit hypocrite & très-adroit.

Cependant parvenu à l'âge de vingt-deux ans, Roubiouni qui avoit de la figure & un air modeste quand il vouloit se composer, crut devoir faire quelque chose. Il se sentit né pour figurer dans une grande Maison; car remarquez qu'il avoit toujours cherché à vivre à son aise & sans rien faire. Il entra donc chez une dévote en qualité de laquais: cette dévote l'affectionnoit depuis longtems: elle l'avoit souvent vû dans les Eglises, & avoit été touchée de tant de piété soutenue par l'éclat de

la jeunesse & par la force de l'âge. On a sçu depuis qu'une femme du commun s'étoit mêlée de cette intrigue, & qu'elle avoit fait souhaiter à Roubiouni de s'attacher au service de Dona Maria Della Cupidita.



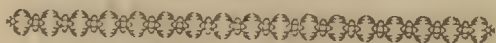
CHAPITRE III.

Roubiouni Laquais.

Il n'y avoit pas huit jours que Roubiouni étoit Laquais, qu'on s'appercevoit déjà qu'il étoit sur un très-bon pied dans sa nouvelle condition. Il n'obéissoit presque point aux ordres de Dona Maria. Au contraire il prenoit un ton de maître dont on ne tarda pas à deviner la cause. La maison de la dévote devint bien-tôt le rendez-vous de tous les amis de

Roubiouni. Il leur donnoit inoffensiblement des repas chez sa maîtresse; & qui plus est, la Dame Della Cupidita loin de le trouver mauvais, ordonnoit à son Cuisinier de faire ce que *Medelino* (car c'étoit son nouveau nom) jugeroit à propos de demander; qu'elle avoit ses raisons pour cela; que ce garçon n'étoit pas ce qu'il paroissoit; qu'en un mot telle étoit sa volonté, & qu'elle ne vouloit pas qu'on y trouvât à redire. Cependant la réputation de la bonne Dame en souffroit un peu. On trouvoit singulier dans le monde qu'une veuve de quarante ans eût tant de charité, & qu'un Laquais de vingt-deux ou vingt-trois ans exercât tant d'empire sur l'esprit d'une dévote. Enfin les choses allèrent à un tel excès, qu'en 1733 un frere de Dona

Maria, Colonel d'un Régiment de Cavalerie, fut obligé de venir à Seville pour chasser ce malheureux, & faire cesser le scandale.



CHAPITRE IV.

Roubiouni Muletier.

Roubiouni forcé de quitter Séville, se refugia dans une Bourgade qui en est à 4 ou 5 lieuës. Il esperoit de jour en jour que les Grenadiers rejoindroient l'Armée, & qu'il pourroit peut-être rentrer chez Dona Maria; mais cette dévote étant morte deux ou trois mois après sa sortie, soit de dépit, soit de honte de l'éclat que son histoire avoit fait, nôtre Aventurier ne sachant quel parti prendre, s'attacha à un païsan qui avoit

vingt ou trente mulets à conduire, & qui transportoit d'une Ville à une autre, tantôt des grains & tantôt des étoffes. Il se fit donc Conducteur de mulets, & ne tarda pas à devenir le plus insolent & le plus effronté de ceux qui font ce métier. Son plus grand talent surtout étoit de déclamer avec emportement contre tous les usages reçus; & comme il avoit naturellement beaucoup d'esprit & de feu, il persuadoit trop facilement de crédules paisans qui l'écoutoient comme un oracle, & applaudissoient à tout ce qu'il disoit.

Un jour il fit sentir à ses camarades qu'au lieu de paier les droits d'entrée, ils devoient garder cet argent pour boire. La proposition fut reçue avec avidité, & il fut arrêté au milieu d'une campagne qu'on s'armeroit

meroit de bâtons, & que ce seroit de cette monnoie qu'on paieroit les Commis. Roubiouni fut choisi pour porter la parole, & les premiers coups, si cela étoit nécessaire.

Quand les Muletiers arriverent à la porte de Medina Sidonia, les Commis ne manquerent pas, selon leur coutume, de demander les droits dûs au Roi. Un d'eux s'étant présenté pour fouiller: *Tu es mort*, s'écria Roubiouni, en lui déchargeant un coup de son fouet sur la tête, & en effet il fit voler la cervelle du malheureux Employé, & l'étendit mort à ses pieds. Deux autres Commis, témoins de ce meurtre, crièrent au secours en mettant l'épée à la main. A l'instant les Muletiers font pleuvoir sur eux une grêle de pierres. Les vitres du Bureau furent brisées, les Régistres dé-

chirés, le Comptoir pillé, & les Gardes de la porte obligés de s'enfuir.

Roubiouni & ses compagnons entrèrent triomphans dans la Ville, se vantant d'avoir aboli les impôts. Leur premier soin fut d'aller dépenser au Cabaret l'argent de la Ferme des Aides. A peine y étoient-ils entrés, qu'ils apprirent de bonne part que cinq ou six Cavaliers étoient commandés pour les arrêter à une lieue de la Ville, quand ils retourneroient chés eux. Cet avis déconcerta tellement nos intrépides Muletiers, que le Chef de l'entreprise aiant lû sur leur visage la frayeur dont ils étoient pénétrés, crut que de tels gens pourroient fort bien l'abandonner dans le péril, & que le plus sûr étoit de se tirer adroitement de ce mauvais pas.

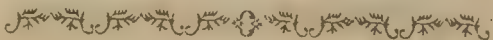
Il ne dit rien de cette résolution secrète à ses camarades; au contraire leur ayant représenté que quinze hommes pouvoient en battre six, il les rassura & fit semblant d'aller acheter des pistolets de poche, afin d'être en état, disoit-il, de faire face à l'ennemi.

Il sortit en effet: mais ce fut pour aller chez une vieille femme de sa connoissance, qui lui prêtoit souvent des habits de caractère, sous lesquels il faisoit de tems en tems d'assez bons coups sur les grands chemins: car quand il étoit désœuvré chez son maître le Muletier, il prétextoit des raisons d'aller à Medina Sidonia, & il dévalisoit les passants. Il choisit donc chez cette recéleuse des habits de Cordelier, & sous ce nouvel accoutrement il prit audacieusement le

chemin où il ſçavoit que les fix Cavaliers étoient poſtés. Le Brigadier croiant voir un Religieux, lui demanda ſ'il n'avoit pas vu des Muletiers ſur la route. *Monsieur*, répondit Roubiouni, *on prétend que vous êtes trahis, & que ces coquins tâchent de gagner Cordoïe.*

Le Brigadier trompé par cette fauſſe confiance, partit avec ſa troupe à toute bride, & courut, dit-on, juſqu'à cette Ville. Roubiouni voiant que ce tour lui avoit ſi bien réuſſi, retourna promptement à Medina Sidonia, inſtruiſit les Muletiers de tout ce qui s'étoit paſſé, leur confeilla de retourner chez eux, & reconduiſit lui-même ſes mulets chez ſon Maître à qui il dit adieu, après s'être fait paier de ſes gages. Il avoit eu ſoin avant tout de recevoir mille piaſtres d'un

Marchand, & il se garda bien de les remettre au Païsan qu'il servoit. Il partit donc emportant l'estime & l'argent de Jacques Hurpinos, qui sçût trop tard que Nicolas Roubiouni avoit enlevé le plus clair de son bien, après avoir assassiné un Commis.



CHAPITRE V.

Roubiouni à Malaga.

Roubiouni fit tant de diligence qu'il arriva à Malaga. Quoiqu'il se crût en sûreté dans cette Ville, il jugea à propos de supprimer le fameux nom de Roubiouni, & de ne se plus faire appeller que Nicolas. Confondu à Malaga dans la troupe des Etrangers qui frequentent cette Ville, & commercerent dans son port, il vecut du-

rant près de 10 ans, n'ayant pour tout bien que les mille piaftres de Hurpinos, & beaucoup d'industrie. On sent que ses finances baïssioient de jour en jour ; c'est même un prodige, que s'étant adonné au jeu, il ait pû subsister si long-tems : mais il étoit adroit comme nous l'avons déjà observé.

Cependant se trouvant sans le fol en 1743, il résolut de fréquenter les Eglises de nouveau : mais comme il étoit trop connu à Malaga pour y jouer le role de homme inspiré, il crût devoir changer le lieu de la scène. Il courut donc de Ville en Ville, & se fixa enfin à Saragosse où les Jésuites ont une très-belle maison.

Il eut beau faire le saint dans ce pais-là, il n'y trouva point de dévo-

tes, moins encore de bourses à couper. Les Arragonois sont toujours, dit-on en sentinelle autour de leur gouffet; & l'on prétend même que ceux d'entr'eux qui ont de l'argent sont si ombrageux qu'on n'en peut approcher de cent pas.

Roubiouni voyant que le Ciel d'Arragon étoit de fer & d'airain pour lui, & qu'il pourroit très-bien arriver qu'il y mourût de faim, se déterminâ enfin après deux ans passés dans la plus extrême indigence, à embrasser un état solide qui lui assurât du moins la nourriture & l'habit. Il étoit fatigué de la vie errante & vagabonde qu'il menoit depuis si long tems: il avoit d'ailleurs l'affaire de Medina Sidonia sur le cœur, & il craignoit à chaque instant d'être arrêté. La vie des Car-

touches de ce pais-là qu'il avoit lûe dans ses momens de délassement, l'avoit touché ; & comme il étoit homme de tête, il jugea qu'en vivant comme eux, il pourroit très-bien finir de même.

Ces réflexions fortifiées par la nécessité cruelle qui le pressoit, l'engagerent à solliciter son entrée dans quelque Maison Religieuse.



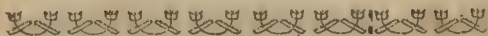
CHAPITRE VI.

Nicolas est reçu Jésuite.

Nicolas se présenta au Recteur des Jésuites pour être reçu dans la Compagnie en qualité de Frere. Il dit qu'il sçavoit la cuisine, que d'ailleurs il étoit fort & vigoureux, & qu'on l'emploieroit aux fonctions

ausquelles on le croiroit propre. Le Recteur aiant fait d'abord quelque difficulté sur son âge, car Nicolas avoit alors trente-neuf ans, crut devoir l'éprouver au moins durant trois mois. Au bout de ce tems, ce Pere croiant appercevoir en lui de la douceur, de la modestie, & sur-tout beaucoup de vocation pour l'Ordre, le reçut enfin, & l'envoîât au Noviciat. Il s'y comporta si bien que l'on crut devoir s'assurer pour toujours d'un si bon Sujet, & comme il demanda à faire ses vœux, on n'eut garde de s'y opposer. On l'envoia ensuite dans un College de la Compagnie, où il fut chargé de la dépenſe. Comme il avoit de l'argent en abondance, & qu'on ne lui demandoit presque aucun compte de l'emploi qu'il en faisoit, par ce

qu'il avoit les dehors d'un parfait Religieux, toutes ses passions se rallumerent, il chercha à les satisfaire sans scrupule. Il ne s'appliqua qu'à sauver les apparences. Comme il étoit obligé de faire les provisions, il s'éloignoit assés souvent de douze ou quinze lieues de la Ville, sous prétexte de chercher le bon marché. Car il passoit pour très ceconome, & quoiqu'il donnât peut-être plus de mille écus par an à ses plaisirs, on étoit persuadé que les finances de la Maison n'avoient jamais été si bien administrées, tant il est vrai que des hommes d'ailleurs très éclairés, peuvent être la dupe d'un coquin.



CHAPITRE VII.

*Frere Nicolas devient éperdûment
amoureux d'une jeune Espagnole.*

Dans ses différens voyages, Frere Nicolas eut occasion de voir plusieurs fois une jeune personne de quinze ou seize ans, fille unique d'un riche Marchand établi à Huesca. Elle s'appelloit Dona Victoria Fortieri. Beaucoup de modestie ajoutoit à sa rare beauté, & comme elle avoit d'ailleurs une dot très-honnête, elle étoit recherchée par les jeunes gens des meilleures Maisons de la Ville.

Qui croira que Roubiouni, que Frere Nicolas eût imaginé de se met-

tre sur les rangs ? Il le fit cependant, & malheureusement pour la belle Victoria, avec trop de succès.

Il faut développer cette intrigue pour faire connoître le personnage.

Frere Nicolas loua un appartement dans le voisinage de Dona Victoria. Il commença avant tout par se faire faire de très beaux habits ; & comme il n'étoit pas connu dans cette Ville, il s'y montra sous l'extérieur d'un laïc, & chercha à s'introduire chez M. Fortieri. Il ne tarda guères à être un des meilleurs amis de ce Marchand que l'apparence de la probité trompa, parce qu'il étoit lui-même un très parfaitement honnête homme.

Frere Nicolas se fit passer pour un bon Gentilhomme d'Andalousie, qui

avoit vendu son Régiment, & un peu de patrimoine pour vivre tranquile & dans l'aisance : il institua même que s'il trouvoit à Huesca une personne qui lui convînt, il se fixeroit volontiers en Arragon, où il se portoit beaucoup mieux que dans son pays natal.

Cependant comme il ne pouvoit s'absenter plus de trois ou quatre jours de suite de son Couvent, il reprenoit au tems marqué les habits de S. Ignace, & partoît, durant la nuit, de la Ville où demouroit la charmante Victoria. Il continua ce manége pendant près de six mois, & enfin il supposa tant de lettres & tant de papiers de toute espece, que M. Fortieri qui n'approfondissoit pas trop les choses, le crut un très bon parti pour sa fille.



CHAPITRE VIII.

*Frere Nicolas se marie à la face de
toute une Ville.*

Cet infame Séducteur osa donc au mépris de ses vœux faire publier des Bances sous le nom de Comte de la Emmadès, & se marier à la vûe de toute une Ville où il pouvoit être reconnu à chaque instant.

Il vécut avec Dona Victoria près d'un an, c'est-à-dire jusqu'en 1752 que ses Supérieurs aiant cru appercevoir quelque chose d'équivoque dans sa conduite, jugerent à propos de l'envoier à quarante lieues de Saragosse, pour être Portier d'un Noviciat.

Ce déplacement fut un coup de foudre pour Frere Nicolas qui voioit par-là tous ses projets dérangés. Car quoiqu'il se supposât éternellement des affaires pressantes pour pallier ses fréquentes & longues absences d'auprès de Victoria Fortieri, il la voioit cependant deux ou trois fois par mois, & passoit plusieurs jours de suite avec elle. Il avoit soin d'ailleurs de lui fournir, *aux dépens de la Compagnie*, tout ce qui lui étoit nécessaire. Il se vit donc contraint de l'abandonner pour toujours, la laissant grosse d'un garçon dont elle accoucha cinq mois & demi après son départ.

Frere Nicolas se douta bien que ce mistere éclateroit, & qu'il n'étoit point en sûreté en Espagne. Dans cette étrange position, il auroit bien

voulu quitter pour jamais son habit & sa Patrie ; mais comme on commençoit à éclairer ses démarches, & qu'il étoit sans argent, car il n'avoit pas pû emporter la dot de Mademoiselle Fortieri, il demanda à suivre les Missionnaires qui partoient pour l'Amérique. On le lui permit sans peine, parce qu'il s'étoit laissé entamer, & qu'on croioit que c'étoit le moyen d'être débarrassé d'un assez mauvais sujet. En attendant le départ des RR. PP. on le mit pour quelque mois dans une Maison où on ne lui donna point d'emploi.



CHAPITRE IX.

Révolte de Frere Nicolas, & de quelques autres Freres Jésuites.

Ce fut vers ce tems-là, c'est-à-dire au commencement de 1753, que les Prêtres de la Société crurent devoir se faire distinguer des Freres laïcs dans l'intérieur de leurs Maisons. Il parut tout simple de pratiquer ce qui étoit déjà en usage en France & en plusieurs autres païs parmi les Jésuites, c'est-à-dire, de faire un Règlement qui astreignît les Freres laïcs à porter un chapeau en tout tems.

Il revint quelque chose de cette innovation aux Freres qui étoient

en grand nombre dans la Maison où se trouvoit alors Frere Nicolas. Aussi-tôt ils s'assemblent en tumulte, & délibèrent pour sçavoir ce qu'il convenoit de faire dans des circonstances si délicates & si critiques. Les avis furent partagés sur le parti qu'il falloit prendre : enfin Frere Nicolas déclara que si on vouloit les forcer à porter le fatal chapeau, il falloit prouver aux Supérieurs que les Freres, tout Freres qu'ils sont, n'ont pas moins d'autorité dans la Compagnie que les Prêtres, & que si l'on persistoit à exiger une chose aussi déraisonnable, il falloit quitter la Société, & mettre le feu au Couvent.

Les Freres quoique fort irrités, aiant rejeté cet avis comme trop violent, chercherent à prouver aux

PP. Jésuites qu'il falloit que chaque chose restât en sa place, & pour cela, voici l'expédient dont ils s'avisèrent.

Toutes les portes extérieures de la Maison furent fermées. Le service accoutumé fut interrompu. Les Freres ne firent ni pain ni cuisine, en sorte que les Prêtres se voyant affamés, auroient couru grand risque de paier chèrement le privilège exclusif du Bonnet, si le Pere Recteur qui étoit un homme prudent, & qui voioit que les esprits s'échauffoient, n'eût promis de ne rien changer, jusqu'à ce que le R. P. Général eût prononcé sur une matiere aussi grave & aussi importante.



CHAPITRE X.

Frere Nicolas s'embarque pour l'Amérique.

Cependant M. Fortieri qui n'avoit pas vû son Gendre depuis près d'un an, faisoit des perquisitions de tous côtés, écrivoit à tous ses amis & dans toutes les Villes d'Espagne pour tâcher d'en avoir des nouvelles.

Dona Fortieri surtout étoit dans une inquiétude mortelle. Elle ne sçavoit à quoi attribuer l'absence de celui qu'elle croioit son mari. Car il faut observer que quoique ce scélerat fut paîtri de vices grossiers & de défauts sans nombre, il avoit

seu se déguiser si bien auprès de Victoria qu'elle n'avoit crû trouver en lui qu'un époux attentif, fidèle & complaisant.

Frere Nicolas entendit parler de son histoire à Cadix, où les Missionnaires s'étoient rendus pour l'embarquement, & quoiqu'il ne fût pas facile de découvrir qu'elle le regardât de si près, il ne laissoit pas que d'en concevoir de l'inquiétude ; & il ne se sentit véritablement à son aise que quand il se vit en pleine mer. La traversée fut heureuse, & les Missionnaires arriverent au lieu de leur destination après une navigation de trois mois & demi.



CHAPITRE XI.

Frere Nicolas arrive à Buenos-Aires.

On débarqua à Buenos-Aires, Capitale de Rio de la Plata. Il y avoit alors dans cette Ville quelques mouvemens qu'on vint assez difficilement à bout de calmer. Ils avoient été occasionnés par un traité qui venoit d'être signé à Madrid & à Lisbonne. Le Roi très-Fidèle cédoit au Roi Catholique l'Isle de S. Gabriel, & la Cour d'Espagne donnoit en échange quelques Provinces voisines du Brésil. *

* Traité conclu entre l'Espagne & le Portugal en 1752.

Ces circonstances parurent très propres au Frere Nicolas, pour faire éclater les horribles projets qu'il méditoit depuis longtems. Cependant comme il craignoit le crédit des Jésuites, & qu'il pouvoit aussi bien être arrêté à Buenos-Aires qu'à Madrid, parce que cette Ville est très-bien gouvernée, il se déguisa & passa avec beaucoup de promptitude dans la nouvelle Colonie, autrement appelée l'Isle de S. Gabriel. Il n'y fut pas plutôt arrivé que, comme il avoit ses vûes, il s'appliqua uniquement à apprendre la Langue Indienne. C'est un jargon barbare, lequel n'étant assujetti à aucuns principes, est par conséquent très-difficile à saisir.

Cependant au bout de quelques

mois, Nicolas en fçut assez pour se faire entendre de ceux dont il vouloit se faire des partisans. Il s'appliqua sur-tout à les gagner, en distribuant aux Principaux d'entr'eux des liqueurs fortes dont il avoit fait une ample provision à Cadix au nom des Missionnaires, & qu'il avoit trouvé le secret de faire passer dans l'Isle de S. Gabriel.



CHAPITRE XII.

Révolte des Indiens.

Nicolas commença par s'insinuer adroitement dans leurs esprits, & comme les Naturels du pais étoient en beaucoup plus grand nombre que les Portugais dans cette Colo-

nie, il tâcha de réveiller au fond de leur ame ces sentimens de haine que les Européens y font naître par leur inhumanité. Il leur représenta que c'étoit à eux seuls qu'on en vouloit par cet échange ; que, quand ils seroient une fois sous la domination espagnole, ils devoient s'attendre à l'esclavage & à la mort, parce que les Espagnols persuadés qu'ils avoient aidé les Portugais à se fortifier dans cette Isle, & à s'y maintenir si longtems, méditoient d'en tirer la vengeance la plus éclatante, & la plus capable de contenir désormais les Peuples dans l'obéissance & le devoir.

Ce tissu d'impostures présenté avec des apparences de réalité à des Peuples naturellement crédules & soupçonneux, alluma dans leur

cœur la fureur la plus étrange. On ne sçauroit se peindre les horreurs qu'ils commirent alors dans cette malheureuse Isle. Les Portugais furent presque tous massacrés. Nicolas avoit crû devoir faire tomber sur eux les premiers coups des Indiens, afin de les rendre irréconciliables avec le reste de la Nation. On sçait assez, sans que je le dise ici, que rien n'est comparable à l'antipathie que les Indiens ont naturellement pour les Espagnols & pour les Portugais: mais il faut l'avouer, ce n'est pas sans raison. Qu'est ce qui ignore en effet que les Européens, lors de leurs Conquêtes dans le nouveau Monde, n'y établirent leur domination qu'en immolant à leur rage des millions de malheureux Sauvages dont tout

le crime étoit d'avoir combattu pour la Religion de leurs Peres, & pour la Patrie. Ceux à qui on laissa la vie furent réduits en esclavage & confinés dans des mines, où l'avarice insatiable de leurs nouveaux maîtres les accabla de travaux & de mauvais traitemens. C'est de-là qu'est née dans le cœur des Indiens échappés aux fers des vainqueurs; cette haine implacable qu'ils leur ont jurée. Leur ame effarouchée par le spectacle effrayant de crimes inconnus dans le sein de la barbarie, ne peut être touchée des propositions qu'on leur fait de tems en tems, pour les instruire des vérités saintes de la Religion. L'exemple même des florissantes Réductions *

* On appelle ainsi des cantons qui sont des espèces de Paroisses gouvernées par les Jésuites.

que les Jéfuites ont établies au milieu des forêts, & dans les lieux les plus sauvages, ne peut faire impression fur eux. A peine en croient-ils leurs semblables, lorsque ceux-ci leur peignent le bonheur dont ils jouiffent dans ces nouveaux établifsemens. Soupçonneux à l'excès, ils fe défient de tout ce qui vient des Etrangers. Ils croient toujours qu'on en veut à leur liberté, & qu'on s'étudie à leur dresser des pièges, afin de les réduire en fervitude.

Le malheur des Indiens cesseroit bientôt fans doute, si les sages Ordonnances des Rois d'Espagne & de Portugal étoient exécutées. Mais un inconvéniement presque inévitable dans un pais si éloigné de la Cour & des yeux des Ministres, c'est qu'il

se trouve toujours grand nombre d'Officiers subalternes qui ne craignent pas, pour s'enrichir, de commettre les injustices le plus criantes.

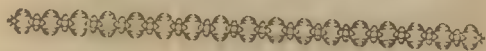
Ce n'est pas que les vûes des Chefs ne soient pures : mais obligés qu'ils sont de s'en rapporter sur beaucoup de menus détails, à des gens sans mœurs, sans probité & sans humanité, ils ne peuvent réprimer tous les désordres ; en sorte que ces petits Tyrans, sous prétexte de faire observer les Loix, font travailler les Indiens sans relâche & sans ménagement. Il est impossible de décrire les excès auxquels ils se portent envers ces infortunés esclaves. Les commandeurs ne songeant qu'à s'enrichir, & peu délicats sur les moies de le faire, n'estiment un homme qu'autant qu'il

contribue à leur fortune par son travail actuel. Ils ne veillent point par conséquent à la conservation des Indiens ; parce que, s'ils périssent, la perte est pour le Roi. C'est de là que la plupart d'entr'eux se livrant au désespoir, cherchent de toutes les manieres imaginables à s'échapper des souterrains dans lesquels on les traite si cruellement. S'ils en viennent à bout, ce sont pour les Espagnols ou les Portugais autant d'ennemis irréconciliables.

Souvent même ils s'attroupent, & s'armant de tout ce que la rage met sous leurs mains, ils portent la désolation, le carnage & la mort jusqu'au milieu des établissemens de leurs anciens maîtres.

Nicolas, voyant que ses cruels desseins lui réussissoient, plus même

qu'il n'avoit osé s'en flatter, s'empara du Fort du S. Sacrement, & s'y fortifia avec tout le soin imaginable. Il en confia le gouvernement à un Indien qui lui avoit paru propre à entrer dans ses vûes, par tous les forfaits dont il s'étoit souillé sous ses yeux. Les plus audacieux étoient ses plus chers confidens. C'étoient ceux-là qu'il appelloit dans leur Langue, *les Fils du Soleil & de la liberté.*



CHAPITRE XIII.

Les Missionnaires sont chassés de l'Isle de S. Gabriel.

Les Missionnaires, témoins du carnage affreux que les Indiens venoient de faire, s'étoient retirés dans

la principale Eglise de l'Isle, & s'occupoient à calmer par les motifs les plus puissans de la Religion l'effroi & l'épouvante de ceux qui avoient cherché leur salut aux pieds des Autels. Ils attendoient la mort, & ils y exhortoient les tristes compagnons de leurs malheurs.

Nicolas, conduisant une troupe de fuieux vient du côté de ce Temple auguste, la fureur peinte sur le front, & le blasphème dans la bouche. Il alloit y entrer, & s'y souiller sans doute des plus horribles sacrilèges, lorsque le Pere Mascarès n'écoutant alors que les mouvemens de son zèle & de sa charité, se présenta à la porte de l'Eglise, le Crucifix à la main, & parla en ces termes à cette * Horde de Barbares & à

* Troupes de Barbares.

leur Conducteur impie. „Recon-
„noissez vôtre Dieu, vos Prêtres,
„& redoutez ses vengeances.“

Ce peu de paroles prononcées avec cette énergie & ce pathétique que la Religion seule peut inspirer, arrêta tout à coup ces Barbares, & sembla les glacer d'effroi.

Nicolas s'en appercût, & répondant fièrement au zélé Missionnaire, que personne n'osât sortir sans son ordre, il se retira dans une place voisine, où ayant rangé ses soldats en ordre de bataille, il envoya dire aux Jésuites de venir lui rendre compte de leur conduite.

Ces Peres se rendirent en Procession dans la Place. Ils crurent que cet acte de Religion frapperoit

même la plûpart de ces Indiens qui étoient presque tous Chrétiens, & sauvoit la vie à ceux qui se présenteroient en quelque sorte sous la sauve-garde de la Religion.

Ce qu'ils avoient prévu, arriva. Tous ceux qui les suivoient furent épargnés. Nicolas menaça seulement les Missionnaires de leur faire subir les plus grands supplices, s'ils se mêloient directement ou indirectement des affaires présentes. Aiant trouvé même qu'ils étoient en trop grand nombre, il en renvoia la plus grande partie à Buenos-Aires. Il ne doutoit pas que la révolution qu'il venoit d'occasionner n'y fût connue : ainsi il jugea qu'il ne risquoit rien en les y faisant conduire. Pour ceux que la politique lui fit retenir, il chargea quelques

Indiens affidés de veiller sur leur conduite, & de l'instruire exactement de tout ce que ces Religieux feroient ou diroient. Il ne fût que trop bien servi ; car il en fit mourir vingt - cinq en dix-neuf jours, sous différens prétextes.



CHAPITRE XIV.

*Nicolas se fait proclamer Roi du
Paraguai.*

Nicolas fier d'un succès si éclatant, ôsa s'arroger le nom de Roi du Paraguai. Les Indiens qui crurent être affranchis pour jamais de la domination des Européens, le lui déferèrent avec de grands gris, &

de vives démonstrations de joie. On frappa même à cette occasion plusieurs Médailles qu'on a vues avec indignation en Europe.

La première de ces Médailles représente d'un côté Jupiter foudroiant les Géans, & de l'autre on voit le buste de Nicolas I. avec ces mots :

Nicolas I. Roi du Paraguai.

La seconde Médaille représente un combat sanglant, avec les attributs qui caractérisent la fureur & la vengeance. Sur l'exergue on lit ces mots :

*La vengeance appartient à Dieu,
& à ceux qu'il envoie.*



CHAPITRE XV.

Conquêtes de Nicolas I.

Encouragé par cette première Victoire, & plus encore par l'appas du butin, Nicolas songea à tenter de nouvelles Conquêtes. Il auroit fort souhaité s'emparer de Buenos-Aires : mais se croiant trop foible pour une telle entreprise, il tourna ses armes du côté des *Réductions*. C'est ainsi qu'on appelle les établissemens que les PP. Jésuites ont formés au milieu de ces païs barbares. Ce fut dans la Province de l'Uruguay qu'ils jetterent d'abord les yeux pour le grand ouvrage qu'ils méditoient. Leur dessein étoit de

conquérir à J. C. tant de vastes contrées, où le vrai Dieu n'avoit pas un seul adorateur. Rien de si grand, rien de si héroïque que ce projet ; il étoit digne du zèle le plus apostolique, de ce zèle en un mot que la Religion seule peut inspirer, & soutenir au milieu des plus grands dangers.

La Province de l'Uruguay située à l'Orient du Paraguai est environnée d'une chaîne de montagnes, au pied desquelles on voit une fertile & riante campagne, qu'un fleuve qui a donné son nom à ce pays, arrose dans une espace de près de deux cens cinquante lieues. C'est sur les bords charmans de ce fleuve que les Missionnaires établirent les premières Réductions. On y en compte aujourd'hui plus de trente,

composées chacune de plus de sept ou huit cens habitans. C'est avec des peines incroyables que les Missionnaires sont venus à bout de civiliser ces misérables Indiens, & de leur apprendre à cultiver la terre. Enfin ils ont réussi avec du tems, du zèle & de la patience; & il y a telle Réduction qui l'emporte sur beaucoup de Villes de l'Europe par la Police admirable qui s'y observe, par les forces de ses habitans, par l'abondance des choses nécessaires à la vie, & même par les richesses. Il est vrai que ce ne sont pas certains particuliers qui ont du superflu, pendant que d'autres particuliers manquent des choses les plus nécessaires à la vie. Ces richesses sont pour tous les Indiens rassemblées dans le même lieu : c'est une espe-

ce de trésor public, duquel on tire des secours pour ceux qui sont dans l'indigence.

Ce fut de ce côté-là que Nicolas dirigea sa marche. Quand il sortit de l'isle de S. Gabriel, il avoit à ses ordres environ cinq mille hommes, tous gens déterminés, & prêts aux plus grands crimes. Mais à peine eût-il fait cinquante lieues dans les terres, qu'une foule incroyable de brigands de toutes Nations, d'Européens & Indiens, vint offrir ses services à un si digne Chef. Nicolas les reçut avec distinction, à proportion de leur audace & de leur intrépidité. Cependant comme il se voioit à la tête de près de dix huit mille hommes, il crût devoir partager cette armée en deux

Corps, & cotoier sur deux colonnes le fleuve de l'Uruguai.

Un nommé Mario, qu'il avoit connu en Espagne, lui parût capable de commander sous lui cinq mille hommes qu'il détacha du gros de l'armée. Ce Mario avoit servi quelque tems dans son pais en qualité de Sergent, & il n'en étoit sorti que, parce qu'ayant déserté plusieurs fois, il méritoit la mort suivant les Loix de la discipline militaire.

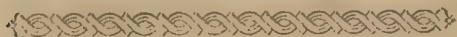
Il faut avouer que ce fut un bonheur pour Nicolas d'avoir rencontré un tel homme au milieu des déserts du Paraguai ; car comme il ignoroit absolument l'art de la guerre, les Indiens, faute d'entendre les évolutions militaires, mar-

choient & combattoient en désordre. C'est ce qui engagea Nicolas à s'arrêter auprès de S. Dominique, Réduction très considérable qu'il ruina entièrement, afin que Mario pût discipliner ces Barbares, les diviser par Compagnies, leur apprendre à se rallier dans un combat, à marcher en avant, à distinguer leurs Officiers, & à être attentifs aux différens ordres qu'on leur donnoit, afin de les exécuter fidelement.

Cependant Nicolas qui n'avoit encore été qu'un Roi confondu dans la foule, résolut de prendre des ornemens convenables à sa nouvelle dignité. Il se couvrit les épaules d'un manteau d'écarlate dont les boutons étoient de cuir doré. Il avoit une large ceinture de soie verte, relevée de plusieurs petits mor-

ceaux de verre ; ce qui est un grand ornement dans ce pais. A son côté étoit suspendu un large coutelas qui n'a jamais été ensanglanté que du sang des siens ; car quand on l'offense, il se fait se faire justice à lui-même de la maniere la plus terrible. On compte jusqu'à cent soixante Indiens tués de sa propre main pour n'avoir pas, faute d'intelligence, bien exécuté ses ordres. Il se choisit aussi des Gardes qui l'escortoient avec un faste ridicule au milieu des déserts du nouveau Monde. Il affectoit encore de se faire porter par des esclaves, & c'étoit à qui auroit l'honneur d'être choisi pour un si noble emploi. Un Européen précédait ce pompeux cortège, l'épée haute, & menaçant de la mort quiconque n'obéiroit pas au Roi son maître.

On dit cependant que les jours de bataille, il se contente de commander & de combattre par ses Généraux. Soit raison politique, soit lâcheté, il n'expose plus une tête si précieuse aux dangers qui sont inséparables des expéditions militaires. C'est un Roi d'Orient qui fait la guerre du fond de son Sérail.



CHAPITRE XVI.

*Combat entre Nicolas I. & quatre
Réductions que le danger avoit
réunies.*

La marche de ce phantôme de Roi jeta la consternation au milieu des Réductions. Les Missionnaires sçavoient ce qu'ils avoient à craindre

d'une troupe de furieux qui ne respiroient que le sang & le carnage. Cependant l'orage étant prêt à fondre sur eux, ils s'assemblent & délibèrent sur ce qu'ils doivent faire pour le conjurer. Il fut résolu qu'on iroit au devant de Nicolas pour tâcher d'obtenir de lui qu'il n'attaquât point de pauvres Indiens qui ne l'avoient jamais offensé, & qui ne s'opposoient nullement à son passage.

On députa à cet effet huit Missionnaires qui se firent suivre de cent robustes Indiens chargés de rafraîchissemens, & de tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans les Réductions. Dès qu'ils furent à la vûe du camp de Nicolas, deux des Missionnaires s'avancerent avec confiance & demanderent à parler au Chef.

Ces Missionnaires furent conduits à la tente du Capitaine des Gardes. C'étoit un Anglois qui avoit passé les mers pour mettre quelque intervalle entre lui & l'échafaut. Après avoir fait longtems attendre ces Députés, il parut enfin, & reçut les Peres avec un dédain insultant. *Il vous convient bien*, leur dit-il en espagnol, *d'oser résister au plus grand Roi du Monde. S'il m'en croît, il vous exterminera tous.* Un des Peres aiant voulu lui répondre, qu'ils n'avoient jamais prétendu s'opposer à Nicolas, qu'ils venoient le supplier de ne les pas traiter en esclaves, il les interrompit brutalement, en leur ordonnant de le suivre.

Il y avoit un triple retranchement autour de la tente de Nicolas. C'étoit de larges fossés d'une profon-

deur étonnante. Trois cens Indiens étoient cantonnés au fond de chacun de ces fossés. Au centre de cette circonvallation étoit une tente, ou édifice mobile. On n'y pouvoit parvenir que par trois issues opposées entr'elles. Ce brigand avoit crû devoir prendre ces précautions pour la sûreté de sa personne, & pour inspirer à ceux mêmes qui l'avoient fait ce qu'il étoit, du respect pour leur ouvrage.

Les Missionnaires aiant été enfin introduits dans l'endroit où Nicolas donnoit ses audiences, il les reçût avec cet appareil ridicule de grandeur qu'un vil Chef de voleurs croioit se donner, en imitant mal le cérémonial de la Cour d'Espagne, où il n'avoit jamais connu que des valets.

Les Jésuites voulant se conformer aux mœurs du lieu où ils se trouvoient, & fléchir un Barbare qui ajoutoit à l'orgueil espagnol la férocité d'un Sauvage, s'approchèrent de lui respectueusement, & lui tinrent ce discours.

„ Illustre Chef d'un Peuple libre,
„ des Indiens qui sont vos freres, &
„ qui redoutent vôtre colere, nous
„ ont envoiés vers vous pour vous
„ dire : le Dieu que nous adorons
„ protège ceux qui ne sont point
„ d'injustices. Voudriez - vous ré-
„ duire en esclavage des malheureux
„ qui ne possèdent d'autres richesses
„ que celles qu'ils arrachent à la ter-
„ re avare ? Nous vous envoions
„ des fruits que nos laborieuses
„ mains ont cueillis dans des lieux,
„ où il n'y avoit jadis que des ron-
„ ces

„ces & des serpens. Puissent ces
 „présens champêtres vous être agré-
 „ables, & détourner dessus nos têtes
 „les flèches de vos redoutables
 „Guerriers. Les Robes * noires
 „nous assurent que vous êtes nôtre
 „frere en J. C. & que vous ne vou-
 „lez pas nous perdre.

Nicolas répondit en peu de mots:
 „Que les Réductions ne s'opposent
 „point à mon passage, sinon vous
 „en répondrez. Dieu abandonne
 „ce país à ceux qui sçavent combat-
 „tre & vaincre.

Nicolas affectoit ce ton oriental
 d'après quelques mauvais livres
 qu'il avoit lûs étant Portier chez les
 Jésuites. Il croioit que cela ajoû-
 toit à la dignité du personnage qu'il

* Les Jésuites.

faisoit. Ses réponses étoient toujours mystérieuses. Il y avoit néanmoins de la politique dans cette conduite, & plus d'art qu'on auroit été tenté d'en soupçonner dans un tel homme.

Les Missionnaires s'en retournerent assez contents, parce qu'il leur paroissoit que leurs présens avoient été bien reçus. Les Grands de la Cour de Nicolas paroissoient enchantés de quelques centaines de couteaux, de ciseaux & de choses semblables que les Jésuites avoient distribués avant leur départ. Mais ces Peres comptoient surtout sur la protection d'une espece de premier Ministre de Nicolas. Ils l'avoient mis dans leurs intérêts, en lui faisant présent d'une agraffe d'argent, d'une paire de boucles d'argent, &

d'un assez beau couteau dont le manche étoit travaillé avec gout.

Ce Vizir de nouvelle institution n'avoit encore rien vû de si beau dans le Palais ambulant de son Maître. Il promit donc la paix aux Jésuites, & l'on prétend même qu'il parla beaucoup pour eux à Nicolas, en lui montrant les présens qu'on lui avoit faits. Mais Nicolas qui sçavoit que cet Indien avoit beaucoup de crédit sur l'esprit des Sauvages, & qui craignoit que son ardeur ne se refroidît, lui dit en peu de mots : „Cacique, on te trom-
„pe. Les Robes noires ont des
„appartemens remplis de pareilles
„curiosités. Allons dans les lieux
„qu'ils habitent, nous choisirons.

Ce peu de paroles ralluma le courage du stupide Indien. Il fit bril-

ler aux yeux des siens les libéralités des Jésuites ; & ce que ces Peres croioient devoir leur procurer une paix durable, fut justement ce qui attira sur eux le poids de la guerre la plus funeste & la plus sanglante. *Non hos servatum munus in usus.*

A peine les Jésuites avoient-ils consolé leurs chers Indiens, que la joie qu'ils avoient répandue parmi eux se convertit bientôt en tristesse & en deuil. On vit arriver de toutes parts dans les Réductions ceux des Néophytes qui sont chargés en tout tems de battre les campagnes de peur des surprises. Ils publioient qu'une armée formidable s'avançoit du côté des Réductions, & que les cruautés que ces brigands exercoient étoient incroyables. Ils disoient que plusieurs d'entr'eux

avoient été dévorés par ces Anthrophages. En un mot ils racontotent des choses trop capables d'effraier une timide populace toujours susceptible des impressions que font sur elle les récits extraordinaires.

Les Corrégidors & les Jésuites aiant tenu conseil de guerre, il fut résolu qu'on assembleroit tous les Indiens capables de combattre, qu'on leur distribueroit des armes, & qu'on s'avanceroit en bon ordre dans la campagne afin de couvrir les Réductions.

Mais à peine avoit-on fait une lieue qu'on apperçût l'armée de Nicolas, qui marchoit à petits pas, & en ordre de bataille.

Les Corrégidors aiant disposé leur troupes le plus avantageusement qu'ils purent, députerent un Hérault vers Nicolas pour lui demander s'il apportoit la paix ou la guerre. Mais à peine l'Envoié fut-il à portée de l'avant-garde ennemie qu'un Portugais le tua d'un coup de fusil.

Cette barbarie aiant été commise à la vûe des Corrégidors & des Jésuites, on ne douta plus qu'il n'en fallût venir aux mains avec un ennemi si féroce & si sanguinaire. En effet, à peine les deux armées se trouverent-elles en présence, & à la portée de la Mousqueterie, qu'un Parti d'aventuriers commandés par le Capitaine des Gardes dont nous avons déjà parlé, vint fondre avec furie sur les troupes des Ré-

ductions. Le choc fut rude, & peu de ces Barbares échapperent à l'épée des Néophytes. Il est vrai que les vainqueurs paierent cher cet avantage ; car ils perdirent près de six cens hommes de leurs meilleures troupes : mais ce qui fut pour eux plus funeste que ne l'eût été une défaite complète, ce fut la mort du Cacique Dom Louis de Marica. Ce brave homme s'étant trop exposé en voulant donner des ordres pendant le premier feu, reçut un coup de flèche dans la tempe droite, dont il expira sur le champ. Les soldats Indiens, quoique naturellement fort braves, se voyant sans Général, perdirent tout-à-fait courage. Ce fut dans ce moment critique que le gros de l'armée de Nicolas vint tomber sur les trou-

pes des Réductions. Elles ne rendirent presque plus de combat, & se débanderent, en poussant des cris lamentables, & en se recommandant aux prieres des Missionnaires. Il s'en fit un carnage épouvantable. Mais ce qui se passa ensuite dans les Réductions est digne de larmes éternelles. Ensevelissons dans l'oubli le plus profond les profanations, les sacrilèges & les horreurs dont ces tristes climats viennent d'être témoins. On ne pourroit les décrire qu'à la honte de l'Humanité. Ces abominations furent telles que des Hurons, ou des Cannibales de sang froid en auroient été pénétrés d'horreur. Les quatre Réductions qui s'étoient réunies pour détourner le malheur commun, & tous les Missionnaires aiant été inhumainement massacrés, Nico-

las fondit comme un torrent impétueux sur toutes les Peuplades qui sont entre le Parana & l'Uragai. Ce furent partout les mêmes dévastations, & malheureusement pour ces Peuples infortunés, Mario seconda trop bien infame Brigand à la fortune duquel il s'étoit attaché.

Le bruit des victoires de Nicolas aiant été porté jusqu'aux Mammelus, ces peuples lui députerent une célèbre Ambassade, & l'inviterent à se rendre à Saint Paul, pour y établir le siège de son Empire.

Il ne fera pas hors de propos de donner une description abrégée de cette Ville & des mœurs de ses Habitans.

La Ville de Saint Paul, qu'on nomme autrement Paratininga, est

située au-delà de Rio Janeiro, & vers le Cap de Saint Vincent, à l'extrémité du Brésil. Ce furent les Portugais qui bâtirent cette Ville: mais à peine y furent-ils établis qu'il leur arriva ce qui étoit arrivé aux anciens Romains: ils manquèrent de femmes. Ils se virent donc contraints d'en prendre chez les Indiens. De ces mariages bizarrement assortis, naquirent des enfans qui eurent tous les défauts de leurs meres, & peut-être ceux de leurs peres, sans avoir aucunes de leurs vertus. La seconde génération étoit déjà dans un tel décri, que les Villes voisines auroient cru se déshonorer, si elles eussent continué de vivre en commerce avec des peuples si corrompus. Pour marquer même le souverain mépris

qu'on avoit pour eux, on leur donna le nom de *Mammelus*, nom sous lequel ils ont été connus depuis.

Il y a déjà long-tems qu'ils ont secoué le joug du Portugal & qu'ils n'obéissent plus aux Gouverneurs envoyés dans ce país par le Roi très-fidele. Il s'est donc formé dans cette Ville une espeece de République, qui a ses Loix & son Gouvernement particulier.

Il est bon encore de remarquer que cette Ville s'est formée comme l'ancienne Rome du rebut de toutes les Nations. C'est l'asyle de tous ceux qui se sont dérobes aux supplices dus à leurs crimes, ou qui cherchent à mener impunément une vie licentieuse. Les Negres fugitifs, les Voleurs, les Assassins, sont sûrs d'y être bien reçus.

La situation avantageuse de Saint Paul & les Fortifications que les Habitans y ont fait faire, ont fait perdre aux Rois de Portugal l'espérance de remettre cette Ville dans le devoir ; & même encore aujourd'hui, si les Mammelus paient un cinquième de l'or qu'ils tirent de leurs mines, au Roi très-Fidèle, ils ont grand soin, en payant, de protester qu'ils sont indépendans, & que c'est un présent qu'ils font au Roi de Portugal, pour lui témoigner le respect qu'ils ont pour sa Personne sacrée.



CHAPITRE XVII.

*Nicolas I. reconnu Roi du Paragui &
Empereur des Mammelus.*

On ne doit pas être surpris que les

Mammelus frappés de l'éclat des conquêtes de Nicolas, lui aient offert la Ville de Saint Paul & la Couronne Impériale. Ces peuples ne vivant eux-mêmes que de brigandages, ont été bien aîsés de se donner un Chef accrédité. Ce fut à Ciudad Real que les Envoies de Saint Paul le joignirent, & lui firent les offres les plus brillantes & les plus flatteuses.

Nicolas se hâta de se rendre dans cette Ville. Il chargea un de ses principaux Officiers de faire construire des voitures sur les bords du Parana, & de les charger du butin immense qu'il avoit embarqué sur ce fleuve dans des Balles ou Batteaux de transport en usage dans ce País. Pour lui, il partit à la tête de six mille hommes d'élite. & fit son entrée dans Saint Paul le 16. Juin 1754, avec

78 HISTOIRE DE NICOLAS I.

toute la pompe d'un grand Roi qui triomphe de ses ennemis, après avoir terminé une guerre juste & légitime. On dit que le 27 de Juillet suivant il fut couronné Empereur des Mamelus dans la principale Eglise de Saint Paul: (car il y a dans cette Ville beaucoup de Religieux, ainsi que très peu de Religion, & que tous les Habitans lui ont prêté serment de fidélité. On publie encore qu'il fait travailler à un Code de Loix appropriées sans doute aux mœurs & au caractère du Souverain, & des Sujets. Au reste, comme on ne sçait rien de plus détaillé sur Nicolas I. & qu'on attend incessamment de nouveaux Mémoires, on donnera la suite de cette Histoire, dès qu'on les aura reçus.

F I N.



T A B L E.

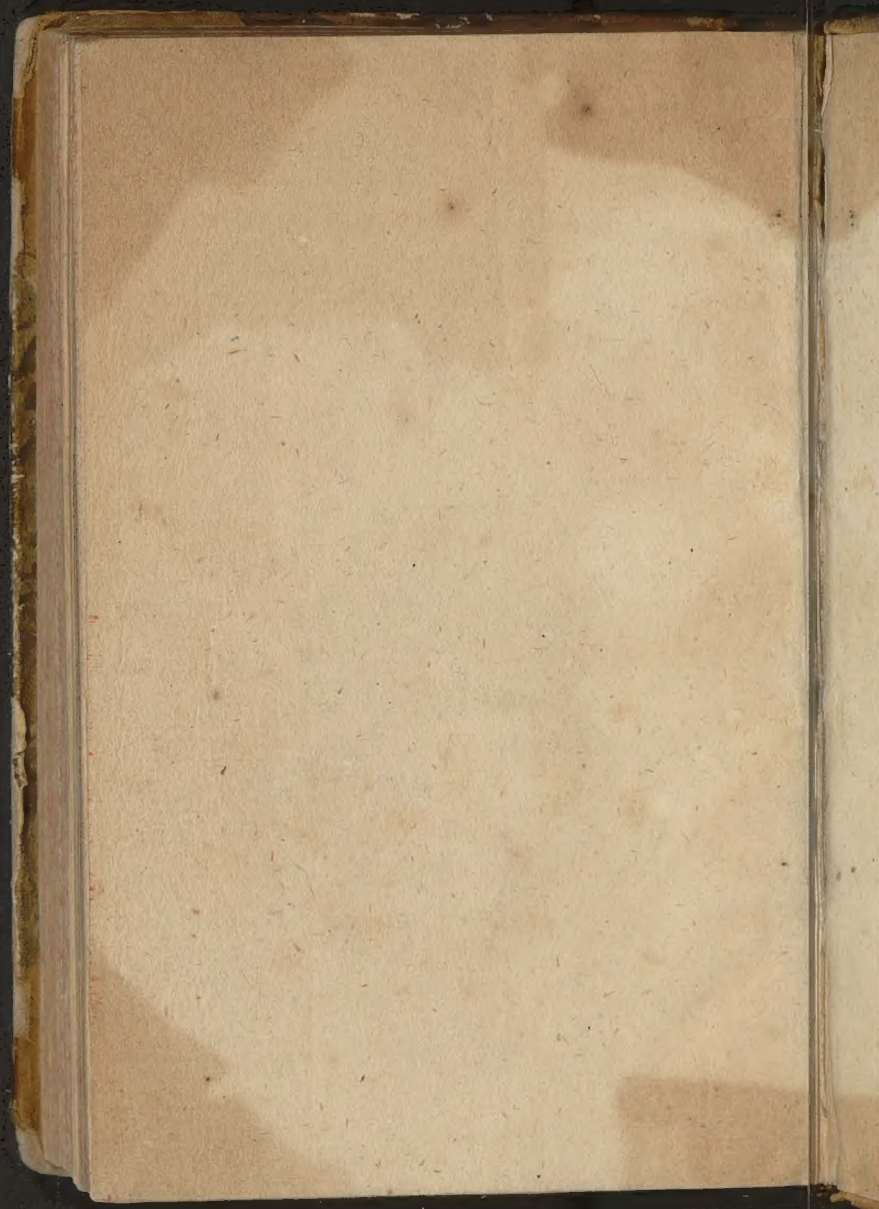
Chap. I. Naissance de Nicolas Rou- biouni.	P. 10
II. Filouteries de Roubiouni.	11
III. Roubiouni Laquais.	13
IV. Roubiouni Muletier.	15
V. Roubiouni à Malaga.	21
VI. Nicolas est reçu Jésuite.	24
VII. Frere Nicolas devient éper- dûment amoureux d'une jeune Espagnole.	27
VIII. Frere Nicolas se marie à la face de toute une Ville.	30
IX. Révolte de Frere Nicolas, & de quelques autres Freres Jé- suites.	33
X. Frere Nicolas s'embarque pour l'Amérique.	36
XI. Frere Nicolas arrive à Bue- nos-Aires.	38

Chp. XII.	<i>Révolte des Indiens.</i>	p. 40
XIII.	<i>Les Missionnaires sont chassés de l'Isle de S. Gabriel.</i>	47
XIV.	<i>Nicolas se fait proclamer Roi du Paraguai.</i>	51
XV.	<i>'Conquêtes de Nicolas I.</i>	53
XVI.	<i>Combat entre Nicolas I. & quatre Réductions que le danger avoit réunies.</i>	60
XVII.	<i>Nicolas I. reconnu Roi du Paraguai & Empereur des Mammelus.</i>	76



ieslic
nowic

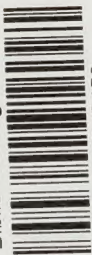
.c.



P. P. DOM KSIĄŻKI
— ANTYKWARIAT —

* 001930

Biblioteka Jagiellońska



stdr0025458

